

Yasmina Reza
L'aube le soir
ou la nuit

Beaucoup en son son
ti... je
hose... sau
homme... je ne
only été la, je di

YASMINA REZA

Flammarion

L'aube le soir ou la nuit

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Conversations après un enterrement

La Traversée de l'hiver

L'homme du hasard

« Art »

Hammerklavier

Une désolation

Le pique-nique de Lulu Kreutz

Trois versions de la vie

Adam Haberberg

Une pièce espagnole

Nulle part

Dans la luge d'Arthur Schopenhauer

Le dieu du carnage

Yasmina Reza

L'aube le soir ou la nuit

Flammarion

© Yasmina Reza, Flammarion, Albin Michel, 2007.
ISBN : 978-2-0812-0916-9

à G.

L'homme seul est un rêve. L'homme seul est une illusion. On les rêve dans une solitude emblématique mais les hommes font semblant d'être seuls. C'est un leurre. On les appelle des fauves, mais les fauves sont seuls. Sans doute sont-ils fauves dans leur arène, ailleurs ce sont des animaux domestiqués.

Dans le bureau de la place Beauvau où nous nous voyons pour la première fois, il écoute gentiment puis très vite je perçois, de façon infime, mais c'est une chose qui m'est familière, l'impatience. Il a compris. Il est « honoré » que je veuille faire son portrait. Il dit, bref vous voulez être là. Je dis oui.

Plus tard, je parle avec mon ami Marc dans un café.

De toute façon vous l'inventerez. Les écrivains ont en commun avec les tyrans de plier le monde à leur désir.

Je dis oui.

Ni paysage. Ni ville. Longtemps je ne verrai rien.
Ni lieu, ni lui.

Donc, ce jour, une route le long de rien. Panneaux, bifurcation. Hangars. Lieu du meeting. Engouffrement dans la loge. Il y a sans cesse des choses à picorer. Dans la salle de maquillage préfabriquée, des pruneaux, du chocolat, des pâtes de fruits. Lui picore sans cesse. Picore et engouffre à toute allure. J'avais déjà remarqué qu'il mangeait vite, comme j'avais déjà remarqué qu'il boitait.

En se rhabillant, après le meeting d'Agen, il répète, eux ils veulent diminuer le temps de travail, nous on veut augmenter le pouvoir d'achat. Il l'a déjà dit pendant le discours, devant six mille personnes. Il l'avait dit gravement la veille au soir, lors du dîner, chez lui au ministère (une gravité un peu ridicule, une sorte de test sérieux). Il répète la phrase devant ceux qui ne sont pas à convaincre, il est heureux, il répète les mots en changeant de chemise, encore incrédule et dans l'attente enfantine d'une énième approbation.

Pendant qu'André Glucksmann pose ses questions (chacune durant vingt-cinq minutes d'une voix lente et pédagogique) sur l'avenir de l'Europe, la politique énergétique commune ou le drame

africain, il est de plus en plus affaissé dans son fauteuil, le haut du corps configuré pour la patience, les jambes affolées, s'écartant et se resserrant dans un mouvement perpétuel.

À la fin de la garden party du 14 Juillet, il étreint Christian Clavier. Ils s'étreignent à la manière des acteurs. Fous de joie de s'aimer, de se désigner toi mon copain à la face du monde. C'est une étreinte que j'ai vue mille fois, sous toutes les latitudes, des acteurs qui ont à cœur de s'étreindre publiquement, ivres de leur prestation, de cette surhumaine chaleur et ce rire démonstratif. Peu après, enfouissant sa cravate dans le sac noir qu'il emporte à Rome, il me dit, vous avez vu qui était là ? Vous avez vu ?... Non... Les parents de Mathias. (Mathias ?...) Mathias, je crois me souvenir, est un petit garçon qui a été violé et tué dernièrement. La veille, avec Glucksmann et Bruckner, lors de l'entretien de politique étrangère, il avait réussi à glisser Mathias. Dont il m'avait déjà parlé je ne sais plus quand. Les parents de Mathias. Les parents de Mathias étaient là. Je hoche avec componction. Que peut-on faire d'autre ?

Feuilleté les pages du Point au moment de la sortie de son livre *Témoignage*. À côté des extraits, il y a des photos qu'il commente et qu'il a peut-être

choisies. Comme souvent, et bien avant que je ne le rencontre, je suis frappée par l'enfance. Enfance, intelligence, habits d'homme. La cravate et le costume ne sont jamais de son âge. Le costume d'homme accentuant je ne sais quelle fragilité. Le rire non plus n'est pas de son âge. Je le trouve élégant ces derniers temps. J'en fais la remarque à Pierre Charon. Il est élégant oui, il est retourné chez Dior. Avant il allait chez Lanvin, Lanvin c'est le must normalement mais il faut réajuster, couper les manches, ce genre de bricole, Dior lui va mieux.

L'observant à la mairie de Palavas-les-Flots écouter celui qui introduit son allocution, j'ai l'impression de voir un petit garçon. Debout, mains croisées, attendant gentiment.

Dans la voiture, Bernard Fixot, son éditeur, murmure, il a beaucoup changé. Il réfléchit sur lui-même, sur qui il est. C'est difficile de s'arrêter pour penser : je le fais, et je le fais pour quoi ? Encore plus difficile pour un homme d'action. Il a beaucoup évolué, continue-t-il. Il a pris une densité, une authenticité. (Son entourage a toujours à cœur de me le vanter sans réserve.) Je demande par rapport à quand ? Mais je ne reçois pas de réponse précise.

Souvent il dit, ça va Yasmina ? Mais cela veut dire, est-ce que ça va moi ? Ça va Yasmina, vous êtes contente ? Vous avez vu les gens, hein ?...

Commentant dans l'avion le bain de foule le long de la plage par 45° et la signature du livre, il dit les gens sont gentils, vous avez vu, et le nombre de gens qui me disent embrassez Cécilia ! Je dis, vous aussi vous êtes gentil. Il balaie ma remarque, les gens ils viennent et je vais les engueuler ?

Les gens dont il parle sont bien habillés dans cette maison de la presse, en plein été par mille degrés. Jolies robes, colliers, maquillage, peu d'hommes en short. Ils font la queue depuis deux heures. Merci Jean-Paul, hein. Allez-y, foncez. Je fonce Alain et j'accélère. Regarde ta mère Jean-Baptiste (qui essaie en tenant le portable à l'envers de prendre une photo), sinon on va se faire engueuler. Je vous admire monsieur, je n'ai pas les mots. Vous le dites avec les yeux Solange, c'est déjà pas si mal. Vous allez réussir. On va essayer Marie-Ange. Dans la rue, en sortant, sous le soleil inhabituel de midi, des bras agglutinés agitent des livres ouverts. Il signe encore quelques pages.

Les gens, une succession de prénoms. Des voix, des mains déjà oubliées.

Dans l'avion du retour. « C'est plus les femmes qui viennent. Elles ont vu la sensibilité!... Tout ça pour enrichir Bernard Fixot! » Nous rions. Chacun se félicite du succès de la matinée. Et se félicite encore. Il faut redire que c'était bien. Il faut redire avant que les choses s'évaporent.

G. qui a inspiré ce livre, et qui nourrit la même ambition, m'a dit, il faut bien occuper sa vie.

À un chauffeur de taxi, Place Beauvau s'il vous plaît, au ministère de l'Intérieur. Oh là là! Moi un Arabe vous m'emmenez chez Sarkozy!

Il commence la réunion interne, debout, errant sur place. On ne signe pas un courrier qui finit par *mes salutations*! Qui écrit mes salutations? Salutations est une expression de plouc. Mes chaleureuses salutations. C'est pire que la Sécu. Mes chaleureuses salutations! Incroyable. Pour signer une lettre, on me l'amène trois fois!

Dans le livre de Luc Bondy, il y a cette phrase énigmatique « le trop conduit *sans détour* vers la mort ». Plus haut, il parle de vivre trop. Que signifie vivre trop? Il me semble avoir toujours écrit sur le contraire. Ou à cause du contraire. À cause de la monotonie, des minutes qui tombent

dans le vide, du sentiment de monde manqué. Nombre de phrases sur le désir toujours plus haut que ce qui advient, nombre d'hymnes à l'impatience.

Pendant la réunion, écoutant les collaborateurs l'un après l'autre, fumant le cigare, jambe gauche sur la table et jambe droite mouvante, il ne supporte aucune explication, aucun développement inutile. Bon, bon, quelle est la conclusion ?

Aux préfets de France lors de la réunion concernant la loi sur l'immigration, il parle avec véhémence, il y a une douzaine de préfectures où j'estime qu'on se moque de moi. Si vous ne voulez pas appliquer les mesures du gouvernement, changez de métier. Ce n'est pas une question de droite ou de gauche, c'est une question de loi.

Des premières notes factuelles, il dit ceci, il fait cela. Est-ce neuf ? Est-ce habituel ? Je n'ai aucune clé.

Ça finit toujours mal, dit Ivan. Il n'y a pas de limitation de mandat en France, si on descend de l'estrade c'est parce qu'on est malade, vieux ou battu. Donc déchu.

En politique, ça n'existe pas *la fin d'un beau jour*.

Un autre jour, au sujet de la conquête amoureuse, Marc avait conclu, un échec vaut quarante succès. L'échec est annonciateur de ce qui viendra.

À Lausanne, dans une rue descendante et par grand soleil, une femme d'une soixantaine d'années attend gentiment, assise à un arrêt de bus. La rue est un peu déserte en ce jour d'été, peut-être l'est-elle toujours, c'est une rue calme avec des immeubles bas. La femme est bien habillée, elle est droite, propre et fraîche. Elle attend le bus sagement pour aller visiter une amie (dont j'imagine aussi l'appartement suisse, rangé et un peu obscur) ou déjeuner chez un parent, sa fille, son fils... Elle aussi *occupe sa vie*.

Occuper sa vie, dans la bouche de G., signifie se tenir hors de soi. Peut-on l'imaginer assis, seul, en attente là où rien ne bouge ?

Celui que j'observe, et que j'ai encore du mal à nommer, non plus. Bien qu'on soit saisi par l'isolement que révèlent certaines images, certaines photos. (Une impression assez marquante pour être également à la source de ces lignes.)

L'été sépare. Je le vois de loin. Dans les journaux, à la télévision. Je le vois à Londres, sur France 2, à Arcachon... Il me paraît sombre, sans pugnacité, essoufflé. L'esprit brode, danse sur un fil

d'hypothèses. Sa rivale du moment (et de l'avenir ?) n'est que sourire, agressive luminosité.

Jorge Luis Borges aura écrit les plus beaux mots sur la déchirure de l'amour. Lui dont l'écriture est la moins sentimentale qui soit, lui dont le sujet de l'amour est infime dans l'œuvre.

Quelques phrases, à peine, faufilees parmi les épées, les poignards, les lames de toutes sortes.

Seul est nôtre ce que nous avons perdu.

Nôtres sont les femmes qui nous ont laissés, étrangers enfin à l'attente, qui est angoisse, et aux alarmes et aux terreurs de l'espérance.

(...) I am trying to bride you with uncertainty, with danger, with defeat.

Les poètes ont le privilège d'obéir à des lois intempêtes, qui ne requièrent ni logique, ni suivi apparent. Ces lois servent une vérité que toute explication trahirait.

De cette liberté, j'use ici.

New York.

La caserne « Engine 54 Ladder 4 » semble réduite comme un jouet. De larges carrelages blancs au mur, et sur celui du fond un filet de basket. De cette caserne, le 11 septembre 2001, quinze

pompiers sont partis sans revenir. Le camion rutilant et irréel rappelle, je ne sais pourquoi, cette photo de lui où on le voit tenir une petite voiture de police des années cinquante. Il sourit à la manière gauche d'un enfant qui montre son cadeau. Dans l'intervention qu'il fait en ce jour anniversaire, il cite les paroles d'*Into the fire* de Bruce Springsteen *May your strength give us strength, may your faith give us faith...* avec un accent épouvantable. Le véritable enfant qui se tient à ses côtés durant la courte cérémonie de remise de la médaille d'honneur aux pompiers de New York a dix ans. Il est presque aussi grand que lui. Orphelin de son père, héros muet de ce bref moment, il fait les gestes qu'on lui dit et ignore tout de ce ministre étranger venu l'enorgueillir.

Quand je dis dans son entourage qu'il a l'air d'un enfant, on me regarde avec stupeur.

Lors du déjeuner à l'Hôtel Pierre, j'explique mon projet à un homme d'affaires qui est devant moi. Je dis, je ne cherche pas à écrire sur le pouvoir ou sur la politique, ou alors sur la politique en tant que mode d'existence. Ce qui m'intéresse, c'est de contempler un homme qui veut concurrencer la fuite du temps. Nicolas (je le nomme !) semble heureux et reconnaissant que je dise ça comme ça.

Il plaisante, je sens bien qui tu es, je pourrais aussi écrire un livre sur toi. Moi je ne peux pas le tutoyer.

Dans ce même déjeuner, parlant des adolescents, il dit, il faut qu'ils deviennent indépendants, il le faut. Ce qui est un problème c'est quand ils deviennent indépendants et pas gentils, gentils c'est le plus important.

Des mots sans relief particulier, les premiers pourtant que j'entends de sa bouche et qui rendent compte d'une vie intime.

Elle note ! rit-il, me voyant sortir le cahier du sac. Je dis je ne peux pas ne pas noter cette phrase.

Vantard. Quel autre adjectif choisir pour le décrire au consulat de France face aux représentants des principales organisations juives ? Peut-être a-t-il raison, les juifs n'ont pas d'affinité avec la modestie. « Je suis numéro un des sondages bien que je sois ami de l'Amérique et d'Israël. Je ne dis pas ça par prétention. J'ai cinquante et un ans, je suis calme. Ne vous laissez pas enfermer par les articles de journalistes stupides qui n'y comprennent rien. Une partie des élites françaises me détestent beaucoup plus qu'Israël et les Américains. » À la fin de la rencontre, il se lève sur une interrogation quant à son avenir, à huit mois de la

présidentielle. « We can pray », dit Israel Singer, président du comité exécutif du World Jewish Congress, le seul dans l'assemblée à porter une kippa. « Pray, yes... », murmure-t-il en baissant la tête.

À Washington, dans un petit bureau de la French American Foundation, assis sur un canapé, il écoute l'ambassadeur Jean-David Levitte. C'est la première fois que je le vois recevoir des informations, sans impatience et sans intention de réponse. À peine quelques mouvements de jambes, ondulations discrètes. Levitte lui parle des sénateurs Obama et McCain, et du président Bush. En tant que Texan, dit Levitte, Bush demande l'amitié. Schröder l'a trahi. Angela Merkel a bien compris comment faire. Angela a fait comme vous. Elle a établi une relation personnelle avant son élection. Vous le trouverez fort et chaleureux, ajoute-t-il, mais derrière la façade vous allez rencontrer un homme en grand désarroi.

Il n'aime que la ville, dit Jean-Michel Goudard, il n'aime pas la campagne, aller simplement à la rencontre des gens, il faut qu'il le fasse, mais ça le fait chier ! D'abord il n'aime pas le train. Les choses qu'il n'aime pas, il les fait à la lettre. Si tu lui dis, tu dois te dépouiller, il va aller se promener en

N° d'édition : L.01ELJN000166.N001
Dépôt légal : août 2007